



Alexandre Blaineau

Les Chevaux de Rimbaud

Arts équestres
ACTES SUD

Baroudeur inlassable des chemins d'Europe et du monde, Rimbaud devint cavalier dans la deuxième partie de sa vie, alors qu'il arpentait en tous sens l'Abyssinie. Qu'est-ce que cela change de l'imaginer sur sa monture, solitaire et assurément taciturne, entre la mer Rouge et Harar ? Si le point de vue équestre confirme ce que l'on sait de son caractère, de ses élans nomades, de la construction de son mystère, il renforce l'idée que l'on se fait de cette vocation rimbaldienne de l'exil dramatique, qu'il soit effectif ou intérieur, les tumultueux galops précipitant sa vie trop courte vers un insidieux pourrissement. Rimbaud va en effet, par ses chevauchées incessantes, s'abîmer puis mourir, loin de la poésie et de ses orages désirés.

Ce drame à venir, il le présente parfois dans certaines de ses *Illuminations*, où toujours la fuite se confond avec au mieux l'incertitude, au pire l'anéantissement, à l'occasion de brèves allusions au monde équestre – cheval qui détale, carrosse fantasmatique ou juments bleues et noires qui s'éloignent au grand trot.

Malgré ses promesses de crépuscule, Rimbaud à cheval s'emploie à poursuivre ses anabases, à la recherche de l'autre, à la recherche de soi, dans des cavalcades insensées à la mesure de son impatience.

Alexandre Blaineau, né en 1975, habite dans les Ardennes où il est professeur d'histoire-géographie. Docteur en histoire et chercheur indépendant, il a publié Xénophon, l'intégrale de l'œuvre équestre (Actes Sud, 2011) et Le Cheval de guerre en Grèce ancienne (Presses universitaires de Rennes, 2015).

Illustration de couverture : *Le Cheval blanc* de Paul Gauguin, 1898, musée d'Orsay, Paris

Arts équestres
ACTES SUD

ARTS ÉQUESTRES

Collection dirigée par Jean-Louis Gouraud

LES CHEVAUX DE RIMBAUD

ALEXANDRE BLAINEAU

Les Chevaux
de Rimbaud

Arts équestres
ACTES SUD

Pour Églantine.
Pour Roxane.

*de fond en comble la vie
dans l'allant et l'allure*

*course à l'écart
qui ne suit que sa route
et ses magies une fois pour toutes
jusqu'à lever dans la poussière
le cercle de l'absolu*

*le départ a été volé
comme chez les vagabonds
les exilés les rôdeurs les manouches
les indomptés de naissance
qui forcent le destin*

*il y a là des refus et des lois
pour jouer un autre jeu
que celui de ce temps*

ANDRÉ VELTER,
*Zingaro suite équestre*¹.

AVANT-PROPOS

Rimbaud en cavalier : cela ne va pas de soi de le concevoir ainsi. En effet, la marche est à l'évidence le prolongement de son être, ses pas marquant les chemins de l'Ardenne, d'Europe et d'ailleurs comme autant d'empreintes construisant par touches impressionnistes cette figure du passant considérable. Et pourtant, il devint cavalier dans la deuxième partie de sa vie, alors qu'il arpentait en tous sens les terres immenses de l'Afrique orientale. Mais qu'est-ce que cela change de l'imaginer alors sur sa monture, solitaire et assurément taciturne, entre la mer Rouge et Harar ? Peu de choses finalement, sinon le plaisir de le comprendre d'une autre manière. Le point de vue équestre confirme en effet ce que l'on sait de son caractère, de ses élans nomades, de la construction de son mystère : toujours en partance. Mais en même temps il renforce l'idée que l'on se fait de cette vocation rimbaldienne de l'exil dramatique, qu'il soit effectif ou intérieur, les tumultueux galops précipitant sa vie trop courte vers un insidieux pourrissement. Il va en effet, par ses cavalcades incessantes, s'abîmer puis mourir, loin de la poésie et de ses orages désirés.

Ce drame à venir, il le pressent parfois dans certaines de ses *Illuminations*, où toujours la fuite se confond avec au mieux l'incertitude, au pire l'anéantissement, à l'occasion de brèves allusions au monde équestre – cheval qui détale, carrosse fantasmatique ou juments bleues et noires qui s'éloignent au grand trot.

Malgré ces promesses de crépuscule, Rimbaud à cheval s'emploie à poursuivre ses anabases, à la recherche de l'autre, à la

recherche de soi, et c'est ce que ce livre tente d'appréhender, bien que les quelques éléments de cette partielle biographie équestre ne puissent nullement combler les interstices de ses vies successives.

DANS LA CHYPRE DES MONTAGNES RUDES,
UN CAVALIER

Je dus voyager, distraire les enchantements assemblés sur mon cerveau.

ARTHUR RIMBAUD, *Une saison en enfer*¹.

Au moment de la guerre russo-turque (1877-1878), les Anglais convoitaient l'île de Chypre, qu'ils voyaient comme un espace stratégique permettant de contrôler la Méditerranée orientale et le canal de Suez : dans cette perspective, le traité de Berlin (1878) avait imposé à l'Empire ottoman de céder à la Grande-Bretagne le contrôle de l'île, qui devint pour de nombreuses années un protectorat puis une colonie.

Sir Robert Biddulph fut nommé en 1879 gouverneur chargé de l'administration britannique de Chypre, à la suite de Lord Garnet Joseph Wolseley, le premier à avoir été nommé à ce poste. Biddulph resta en fonction jusqu'en 1885, ce qui lui permit de développer l'efficacité de la *Cyprus Police* composée de Chypriotes musulmans et dirigée par des officiers anglais, une seule et maigre garnison britannique venant renforcer ce corps de police. Dès septembre 1879, le gouverneur décida de faire construire une résidence d'été sur le mont Troodos, situé dans le Sud-Ouest de l'île, et qui prend aussi le nom de mont Olympe. Culminant à 1 951 mètres, celui-ci fait partie d'un vaste massif d'orientation ouest-est, composé de vallées escarpées et de monts érodés couverts de neige de décembre à mars. Sur le plan géologique, on y trouve des roches plutoniques avec, par endroits, des gisements métallifères. La couverture végétale

est composée de pins, de chênes nains, de cyprès, de cèdres et de fougères. Et du haut du mont Troodos, on peut observer toute l'étendue de l'île, la mer alentour, et l'Orient tout proche.

Aujourd'hui encore, à quelques pas de l'ancienne résidence de Biddulph, une plaque porte l'inscription suivante : "ARTHUR RIMBAUD, POÈTE ET GÉNIE FRANÇAIS, AU MÉPRIS DE SA RENOMMÉE, CONTRIBUA DE SES PROPRES MAINS À LA CONSTRUCTION DE CETTE MAISON – MDCCCLXXXI." Elle a été accrochée en 1948 par le gouverneur alors en fonction, Sir Winster of Witherslack, qui rappela ainsi la présence de l'Ardennais en terre chypriote. Cette inscription n'est toutefois pas sans erreurs : outre que la renommée de Rimbaud vers 1881 est inexistante en dehors d'un cercle littéraire restreint, et que la date ne correspond pas à sa présence sur l'île (il s'y trouvait en 1880, et non l'année suivante), cette plaque n'est pas apposée au bon endroit. Elle se trouve en effet à côté d'un édifice en briques de deux étages construit une quinzaine d'années après la demeure de Biddulph, et qui devint la nouvelle résidence des gouverneurs de l'île. Située à un kilomètre de l'inscription, l'ancienne maison du gouverneur avait été, quant à elle, vendue à un Anglais du nom de Williamson.

Avant qu'il ne participe à sa construction durant quelques mois (avril-juin 1880), Rimbaud avait déjà séjourné dans l'île. En décembre 1878, alors qu'il se trouvait à Alexandrie, il avait obtenu un emploi d'"interprète d'un corps de travailleurs", comme il l'écrit dans une lettre destinée à sa famille. Il s'agissait en fait d'être "surveillant d'une carrière au désert" : l'entreprise française qui l'embauche, Ernest Jean et Thial, installée à Larnaca, avait dirigé plusieurs chantiers, comme la construction d'un abattoir ou de la Banque anglo-égyptienne, et s'occupait à cette date de l'extraction et du convoyage de pierres. Conditions rudes pour l'Ardennais : à Potamos Liopetriou, endroit bordé de marécages, "il n'y a [...] qu'un chaos de rocs, la rivière et la mer. Il n'y a qu'une maison. Pas de terre, pas de jardins, pas un arbre. En été, il y a quatre-vingts degrés de chaleur. À présent, on en a souvent cinquante. C'est l'hiver." Rimbaud a l'espoir d'un autre emploi, moins rude et mieux payé, car dans l'île "on va faire des chemins de fer, des forts, des casernes, des hôpitaux, des ports, des canaux, etc.". Cependant,

au mois de mai 1879, touché par la fièvre typhoïde, il est contraint de revenir en France, à Roche, où il se rétablit lentement pendant quelques mois. Il tente un nouveau départ vers l'Orient, mais, encore affaibli, rebrousse chemin alors qu'il se trouve à Marseille, prêt à embarquer. Il passe l'hiver en Ardenne, un hiver très difficile, long et froid, qu'il gardera en mémoire comme une saison de cauchemar. En mars 1880, il part pour Alexandrie en quête d'un travail, puis se trouve de nouveau à Chypre dans l'espoir de réintégrer l'entreprise Jean et Thial. Mais il trouve celle-ci en faillite.

C'est à ce moment qu'il est embauché par les Anglais pour être chef d'équipe d'un chantier de construction, celui de la résidence du gouverneur Biddulph. Dans une lettre du 23 mai 1880, il avertit sa famille de sa situation : "Je suis surveillant au palais que l'on bâtit pour le gouverneur général, au sommet du Troodos, la plus haute montagne de Chypre. Jusqu'ici j'étais seul avec l'ingénieur, dans une des baraques en bois qui forment le camp. Hier sont arrivés une cinquantaine d'ouvriers et l'ouvrage va marcher. Je suis seul surveillant, jusqu'ici je n'ai que deux cents francs par mois. Voici quinze jours que je suis payé, mais je fais beaucoup de frais : il faut toujours voyager à cheval ; les transports sont excessivement difficiles, les villages très loin, la nourriture très chère. De plus, tandis qu'on a très chaud dans les plaines, à cette hauteur-ci il fait, et fera encore pendant un mois, un froid désagréable ; il pleut, grêle, vente à vous renverser. Il a fallu que je m'achète matelas, couvertures, paletot, bottes, etc., etc."

C'est ainsi que, dans la Chypre des montagnes rudes, le piéton Rimbaud devient cavalier par la force des choses. A-t-il déjà monté lors de ses périples précédents, ou bien s'agit-il là pour lui d'une nouveauté ? Le voici en tout cas parcourant à cheval les pentes du Troodos, défiant les distances et les difficultés, et il y a là comme une césure : Rimbaud n'est plus seulement le passant solitaire des contrées, le marcheur inlassable, l'arpenteur des chemins d'Europe. Juché sur sa monture, pour lui l'horizon s'élargit tout à coup, son point de vue se modifie, et envisager de

plus longs parcours est dès lors possible. Peut-être, pour Rimbaud, s'agirait-il d'appréhender alors une nouvelle géographie de l'égarément, de la ligne de fuite, de l'abandon. Non plus maintenant le plaisir du départ sans cesse éprouvé et annoncé (partir de Roche, de Paris, de Londres ou de Bruxelles – "départ dans l'affection et le bruit neufs"), mais celui du périple, le cul sur la selle, et le regard bleu porté vers l'horizon.

Prochainement, il va quitter cet emploi de surveillant pour une entreprise de taille de pierre, dont il démissionnera très vite pour partir vers Aden, puis vers l'Afrique.

Quitter l'île vers un autre bout du monde, ou fuir précipitamment : il se raconte en effet que, sur le chantier, il aurait tué un tâcheron d'un coup de pierre.

Alors, dans cette Chypre des montagnes rudes, aux lourds secrets de sang, entre ciels immenses et mers rêvées, entre Orient et Occident, entre marches perpétuelles et cavalcades futures, Rimbaud s'engage, la main tremblante et le cœur déjà sec, dans la course des possibles.

LA NUIT PORTE LE JOUR,
OU LE BLEU DE L'INCERTITUDE

*Up there, there is a sea
The sea's the possibility.*

PATTI SMITH, *Land*¹.

Dans son *Mystérieux Mozart*, Sollers écrit, à propos des sérénades n° 10 (K. 361) et n° 12 (K. 388) d'Amadeus : “Ces sérénades sont importantes : elles *résumant* la nature dans ses profondeurs. Courbes, échos, vallons, buissons, lacets, arbres, plaines, églises, châteaux, chaumières, ciels, rivières, lacs, campagne, montagnes. La clarinette, le haut-bois, le cor. L'aigu, le grave, l'enroulé, le doux, le réveil, la chasse, le mélodieux, le lit, la barque, la berceuse, la danse. On est très réveillé, on se présente, on s'incline, on se détourne, on se défile, on se tait, on s'endort, on se souvient du lointain, on se réveille un peu pour mieux se rendormir, la nuit *porte* le jour, il suffit de regarder un tronc de pin pour le comprendre. C'est la grande poésie grave et légère, les rochers bougent, le gravier pense, les feuillages ont une mémoire ancienne, la poésie est un fleuve accidenté, mais majestueux et fertile².” Tout à sa guerre du goût, Sollers, mozartien et rimbaldien, convoque alors une des *Illuminations* afin d'illustrer cette profondeur associée à la légèreté de la nature que suggèrent ces sérénades. Il s'agit d'*Ornières*.

À droite, l'aube d'été éveille les feuilles et les vapeurs et les bruits de ce coin du parc, et les talus de gauche tiennent dans leur ombre violette les mille rapides ornières de la route humide. Défilé de féeries. En